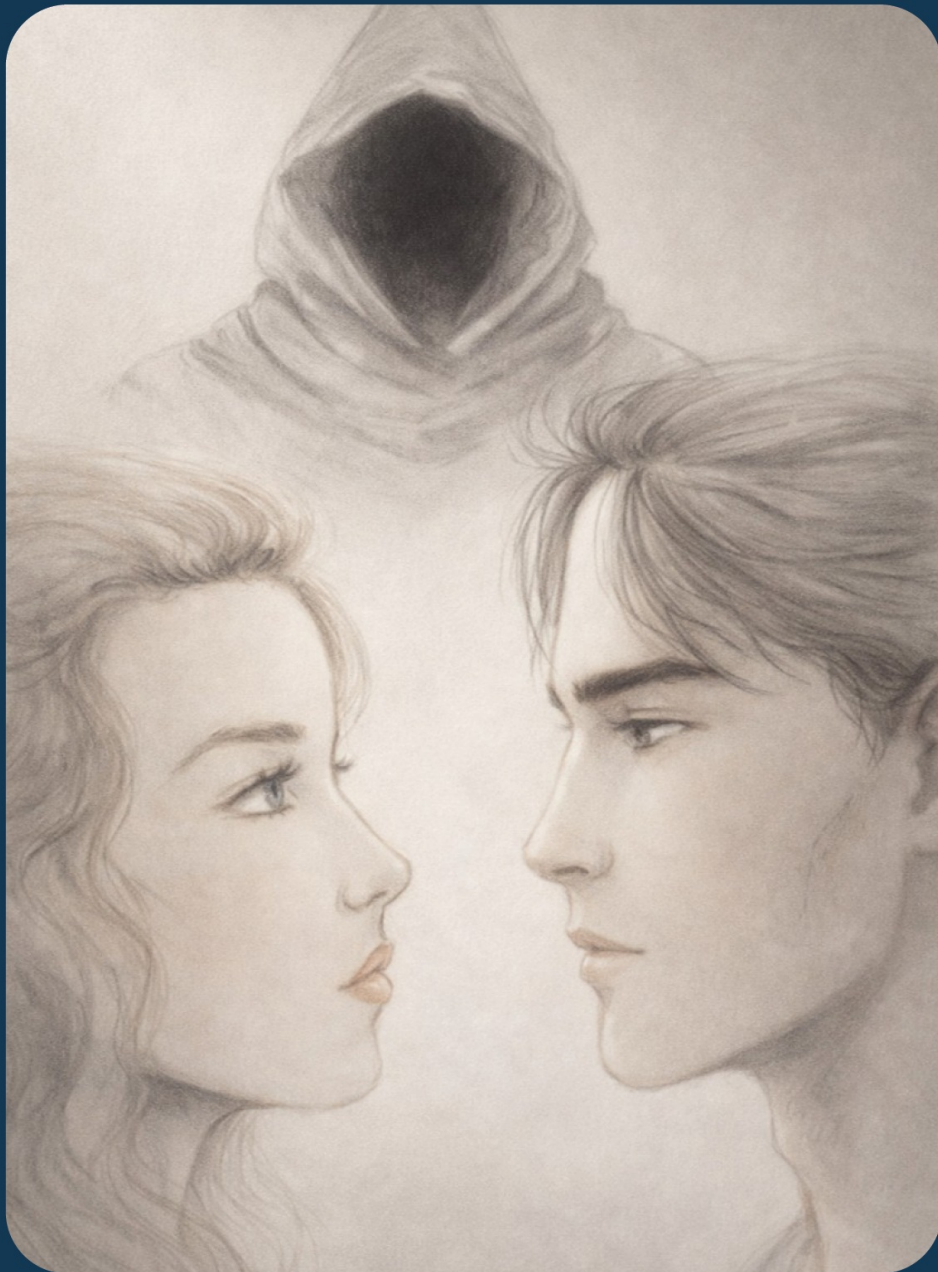


POINCARÉ CICÉRON

# Thémis

et l'ordre  
du nouveau temple



Poincaré Cicéron

## Thémis et l'ordre du nouveau temple

*Au destin, puisque sa force dépasse parfois notre volonté*

© Poincaré Cicéron, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0721-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# I

Le 15 juillet 1983, le journal de 20 heures s'ouvre avec des images choc. Les téléspectateurs découvrent avec stupéfaction des voitures calcinées et des corps blessés. Après une description des faits, le présentateur en plateau donne la parole à un journaliste qui réalise un duplex dans une rue à proximité du palais de l'Elysée. Le journaliste face à la caméra, sous la pluie, semble en transe alors qu'il débite son discours : « L'onde de choc issue de l'affaire Landry Weber n'a pas fini de faire trembler notre pays. Ce salarié d'une multinationale, ancien haut fonctionnaire, avait comme projet un attentat kamikaze contre le président de la République lors du défilé du 14 juillet 1983. La France est abasourdie et aujourd'hui la police suisse a arrêté Henri Prist, le commanditaire de l'opération, un néo-nazi qui fomentait une machination destinée à déstabiliser notre pays et une partie du monde. Henri Prist dirigeait une organisation nommée l'ordre du nouveau temple dont les soubassements trouvent leurs racines dans l'ariosophie née au début du XXème siècle. Selon cette doctrine, la quête du sang pur aryen doit se substituer à celle du Graal ».

Sans vraiment reprendre sa respiration, le journaliste ajoute : « Selon un communiqué de l'Elysée : tous les moyens seront mis en œuvre pour démanteler ces réseaux. La tâche est complexe car ils ont des ramifications dans le monde. Le président de la République utilisera si nécessaire l'article 16 de la Constitution qui lui permet de prendre les mesures exigées par des circonstances exceptionnelles ».

Avec un ton désormais plus calme, il poursuit : « La question qui se pose aujourd'hui avec acuité est de savoir si cette organisation pourra mettre en œuvre son plan de déstabilisation malgré l'arrestation de son chef d'orchestre Henri Prist. Au surplus, il faut démasquer les ramifications que l'ordre du nouveau temple a dans le monde entier. Souhaitons que l'enquête avance rapidement car la vérité doit éclater et non pas s'enliser ».

Le journaliste semble étouffer tant il a peu respiré durant sa tirade et c'est avec soulagement qu'il rend l'antenne.

Sur le plateau, le présentateur avec emphase et une diction digne de la comédie française dit solennellement : « le cœur de l'Histoire a tremblé dans les rues de Paris en ce 14 juillet 1983. Nous allons écouter son pouls avec le

stéthoscope de nos deux invités ». Ensuite, il se tourne vers eux comme pour les faire entrer sur scène. Au premier, il demande le sens du mot « ariosophie ».

L'invité plonge ses yeux myosotis dans la caméra puis il déclare : « L'histoire des idées est un foisonnement, un buissonnement touffu dont certaines fleurs cachent un serpent. L'Homme a besoin de donner un sens à sa vie. Il peut se perdre en route si ses idées sont le refuge de pulsions malsaines. La théorie n'est alors qu'un habit qui déguise les pulsions. Ces personnes comme le roi Dagobert mettent leur rhétorique à l'envers ».

L'invité satisfait de sa formule, qu'il avait eu largement le temps de préparer en raison de la longue attente avant son entrée sur le plateau, regarde l'effet produit. Il considère que la forme est plus importante que le fond et il travaille studieusement des phrases choc. Le présentateur stressé par le respect des horaires ne l'écoute pas vraiment. Il est perturbé par la pression de la régie.

Déçu, l'invité reprend son exposé avec un ton monocorde : « L'histoire de la pensée est comme une ascension vers la quête de la vérité mais certains chutent dans le dogmatisme qui est la négation d'un raisonnement objectif... ».

Le journaliste le coupe :

— Pourriez-vous définir en une phrase l'ariosophie ?

— Il s'agit d'une association entre le christianisme et le racisme germanique. Je considère cette association comme un oxymore.

L'animateur profite de la respiration de l'invité pour le couper de nouveau et enchaîner :

— Nous allons maintenant nous tourner vers un professeur de droit constitutionnel afin de comprendre le mécanisme de l'article 16 de la constitution.

L'enseignant comme dans un amphithéâtre parle solennellement en rythmant son discours avec le mouvement de ses bras : « l'article 16 de la constitution permet une dictature à la romaine. À Rome Cincinnatus, avant de retourner à sa charrue, assumait deux fois cette fonction en accord avec la formule de Cicéron : *Salus populi suprema lex esto*. La traduction littérale signifie : que le salut du peuple soit la loi suprême mais cette traduction masque le revers de la médaille à savoir une restriction des libertés individuelles des citoyens à la condition d'être justifiée par la sauvegarde de la Nation ».

L'énoncé de la formule latine courrouce le présentateur. Inquiet au sujet du

niveau de l'audimat, il enchaîne :

— Une sorte de raison d'Etat comme dans les films.

— Vous ne serez pas éligible au Prix Nobel de la nuance mais on peut le dire ainsi !

Le présentateur, vexé par cette répartie, laisse le professeur poursuivre :

— » Le président de la République peut revêtir les habits du chevalier de l'apocalypse afin d'assurer la légitime défense de la nation, de l'Etat et de la République ».

Lors de l'énoncé du mot apocalypse, le présentateur imagine faire un enchaînement avec le film de science-fiction diffusé par sa chaîne le soir mais il y renonce face à l'œil sévère du professeur de droit.

Il se contente de remercier sobrement ses deux invités puis il lit fiévreusement la dernière dépêche arrivée sur son bureau : « La police ne sait toujours pas pourquoi l'explosion a eu lieu avant que Landry Weber accède à la tribune présidentielle. Il y était invité en sa qualité de représentant de son entreprise auprès de laquelle l'Etat avait passé une importante commande. Au final, seules quelques personnes ont été blessées et ce bilan est minime au regard des conséquences incommensurables qui auraient pu pourfendre notre démocratie. Selon les premières investigations, ce plan visait à créer une psychologie du chaos. L'attentat était la première phase d'un plan machiavélique épaulé par une arme secrète. Malgré les questions pressantes des journalistes, les enquêteurs n'ont pas divulgué la nature de cette arme secrète. Ils préfèrent réaliser des investigations supplémentaires avant de faire un nouveau point presse sur le sujet ».

Le journaliste déglutit puis il ajoute : « Landry Weber avait été formaté dès son plus jeune âge par la doctrine nazie vénérée par son père Léonard Weber. Ce dernier est décédé en 1982 et il faut remonter le fil de cette conjuration contre la République... ».

En tirant le fil de l'histoire, on se retrouve un an plus tôt lors de l'enterrement de Léonard Weber à Chapois. Ce jour-là, le vendredi 9 juillet 1982, les rayons du soleil illuminent la place du petit village jurassien. Ils caressent le beau clocher franc-comtois de l'église qui en retour semble embrasser le ciel. En principe, le soleil réchauffe les corps et parfois les âmes mais aujourd'hui les habitants du village s'inclinent face à la dépouille froide du vieux Léonard Weber.

Le maire, également médecin du village, baisse un peu plus les yeux que les autres car à l'occasion de l'anniversaire du défunt, quelques mois plus tôt, il avait martelé avec emphase : « vous êtes un jeune vieillard qui a l'avenir devant lui et votre endurance nous enterrera tous ». Il avait parlé ce jour-là avec la démagogie du politicien qui abreuve ses administrés de formules creuses en pensant à sa réélection. Désormais, il est face à la dureté de la vie et les effets de la vieillesse ne se consomment pas dans la soie lumineuse des déclarations enflammées.

Avec le temps qui érode la vie, le vieux Léonard était devenu un homme sans encre. La fuite du temps finit toujours par présenter sa facture. Elle est un polichinelle diabolique car elle fait rire tant que l'on ne la subit pas. La vie de Léonard avait été écrite non pas à la plume d'oie mais au pas de l'oie. Le maire avait la première loge pour constater l'œuvre de la vieillesse qui un jour brandit inéluctablement le couteau de l'assassin. Il n'avait pas pu s'empêcher de prononcer cette phrase démagogique à laquelle il ne croyait pas. Son ambition de notable avait rendu la vérité trop ambitieuse pour lui.

Aujourd'hui, dans la foule, le maire se fait rosser par le souvenir du jeune médecin idéaliste qu'il était. Il se souvient du serment d'Hippocrate déclamé avec fougue dans sa jeunesse. Face à l'église de Chapois, il voit ce jeune médecin idéaliste marcher vers lui pour lui reprocher de confondre le serment d'Hippocrate avec le serment d'Hypocrite. L'affaissement d'un homme s'illustre par la trahison du jeune idéaliste qu'il était. Voilà pourquoi ce vendredi 9 juillet 1982, le maire du village courbe encore plus la tête que ses administrés à l'approche du corbillard. Il se rêve invisible.

Alors que le souffle de la vie lui permettait encore de s'exprimer, le vieux Léonard avait souhaité un corbillard à l'ancienne tracté par un cheval comtois. Thémis sa jeune voisine a exaucé son vœu et le cliquetis des sabots de l'équidé précède son apparition face à la foule au coin de la rue. La côte est abrupte mais la puissante bête avance en fouettant les mouches avec sa queue. Ses naseaux expirent bruyamment un souffle puissant. Le cheval majestueux lève régulièrement l'une de ses pattes avant de faire claquer son sabot sur le sol. Le bruit raisonne face à une foule silencieuse.

Pendant que le cocher arrête le corbillard devant l'église, des hommes semblent entamer une farandole militaire. Ils sont inconnus dans le village et ils parlent une kyrielle de langues différentes. Ils entourent le cercueil d'un étendard sur lequel on peut lire l'inscription : « Fidèles jusqu'à la mort ». Les plus

musclés d'entre eux soulèvent aisément le cercueil alors que les autres suivent le sillon avec une marche qui rappelle les hommages militaires.

Les locaux assistent à la scène médusés mais ils n'osent rien dire face à ces hommes taillés dans la pierre qui brise ceux qui la défient tête baissée. Certains locaux sont absents à l'enterrement car des rumeurs circulaient sur le vieux Léonard. Dans l'histoire officielle, il avait fait passer des résistants et des familles juives en Suisse pendant la guerre mais dans les replis de la vérité officielle se cachaient des zones d'ombre. Le vieux Séraphin avait lancé avec son ironie habituelle : « plutôt que de demander un cheval, il aurait mieux fait d'être à cheval sur les principes ce cher Léonard ». Il ajouta : « certains hommes protègent un secret, dans son cas c'est un secret qui le protège ».

Certaines personnes dans le village disent que la rumeur, le plus vieux média du monde, ne peut servir de sémaphore pour juger un homme. D'autres affirment ne pas vouloir juger en temps de paix, un comportement issu de la guerre. Ils ne peuvent pas aujourd'hui deviner la boue qui bientôt jaillira de la fouille du passé de Léonard. Elle éclaboussera le futur.

Avant l'arrivée du corbillard, les grosses berlines de l'étrange horde composée des paramilitaires avaient vrombi au sein du petit village. Ces hommes, tels des colons, semblaient en avoir pris possession en s'affranchissant du savoir vivre. Ils avaient garé ostensiblement leurs voitures à des emplacements interdits et d'un regard torve ils dissuadaient les locaux de faire la moindre remarque. Ils privilégiaient la loi du plus fort à la loi du plus fin et les locaux se demandaient s'ils ne portaient pas une arme sur eux.

Avant le début de la cérémonie, ils avaient pris un verre dans le café du village. L'un d'entre eux gouaillait ostensiblement. Son costume était plus élégant que lui. Il devait apprécier le vieux Léonard pour avoir accepté d'enfiler un tel déguisement alors que son corps était taillé pour les tenues de catcheur.

La veille, le 8 juillet 1982, la RFA avait battu l'équipe de France de football aux tirs au but. Ce match était plus que du football, une dramaturgie comme les scénaristes n'osent pas en écrire. L'espoir, la peur puis la désillusion teintée d'un sentiment d'injustice. Le gardien de but allemand avait confondu le football et le catch en percutant violemment un joueur français qui courait vers le but. L'arbitre avait trahi Salomon en refusant de siffler un pénalty évident.

Dans le café du village, l'homme gouailleur avait lancé les hostilités en disant « la France ne méritait pas de perdre hier mais elle ne méritait pas d'être dans le

camp des vainqueurs en 1945 ». Il regardait les gens du village en les défiant du regard. Il avait comme habitude de régler les différends tête contre tête et non pas avec sa tête.

Certains locaux le regardèrent avec une lippe boudeuse mais ils n'osèrent pas aller au-delà. L'homme gouailleur les regardait avec une arrogance qui résumait la maxime de La fontaine : « La raison du plus fort est toujours la meilleure ». Manifestement, il n'avait jamais lu le philosophe Pascal qui affirmait : « La force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste ».

Thémis la vétérinaire du village est présente dans le café. Elle est une femme estimable et inestimable et son fort caractère l'incita à répondre à l'homme gouailleur : « La chouette de Minerve ne risque pas de se poser sur votre épaule. Si vous avez oublié vos neurones dans votre voiture, n'hésitez pas à aller les chercher ». L'homme au visage émacié fut décontenancé car la violence physique semblait être son seul mode d'expression et il hésitait à l'exercer face à une représentante de la gente féminine. Nulle élégance dans sa démarche mais un trop net sentiment de supériorité physique qui ne le motivait pas à faire le coup de poing.

Un autre homme de sa fratrie passa sa main sur son bras avec douceur pour le calmer. Il s'approcha ensuite de la jeune femme et s'excusa de l'emportement de son camarade. Son regard était fuyant et sa voix nasillarde. Avec des lèvres grimacières, il dit calmement à Thémis :

— Vous savez peut-être que le Maréchal Pétain était acclamé à Saint-Etienne quelques jours avant le débarquement.

— Il y a souvent eu une ambivalence à son sujet car pour les français, il incarnait le héros de la guerre 14-18.

— Et la poignée de main à Montoire ? Vous l'oubliez ! Chère Madame, il y a des indulgences qui sont des dénis de justice.

— Ne confondez pas Pétain et les français.

— Le chef de la gestapo a dit que sa police n'aurait jamais pu être aussi efficace à l'égard des terroristes sans les dénonciations des français

— Terroristes ? Vous voulez dire résistants.

— Ils s'opposaient au régime officiel.

— Le régime de Vichy était inconstitutionnel.

— C'est un débat.

— Je suppose que vous n'êtes pas venu à l'enterrement du vieux Léonard pour nous présenter vos arguties constitutionnelles.

— Certes, non.

Il plonge ses yeux vitreux de vipère dans ceux de Thémis en voulant ajouter une phrase mais telle une boxeuse qui veut finir le match, elle enchaîna avec célérité alors que la bouche ouverte de l'homme reptilien n'avait pas eu le temps de cracher son venin : « Les collaborateurs étaient minoritaires tout comme les résistants. La majorité des français a tenté de survivre loin du fanatisme nazi. Cette majorité ne mérite ni excès d'honneur, ni excès d'indignité ».

À l'énoncé des mots « fanatisme nazi », le corps de l'homme à la voix nasillarde se raidit et son visage devint instantanément agressif. Puis après avoir réfléchi, il reprit un air obséquieux pour prendre congé de la jeune femme. Il sait que montrer ses émotions est un signe de faiblesse.

Le vieux Séraphin qui n'a pas sa langue dans sa poche lança à Thémis : « laissez tomber cette discussion, une femme pleine d'esprit comme vous en offre une part à ses adversaires. Il ne le mérite pas ».

En 1982, Thémis a une trentaine d'années et à l'issue de ses brillantes études elle a choisi de rester fidèle à son village en s'y installant comme vétérinaire. Sa famille lui reproche un manque d'ambition mais elle conçoit l'ambition comme un cancer de l'âme et non pas comme un moteur à injection. Comme le disait Cyrano de Bergerac : « Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul ! ».

Elle se consacre aux animaux car elle considère leur être redevable. En 1962, Thémis avait une dizaine d'années et elle jouait régulièrement avec un chien Patou. Ce beau molosse était le chien de personne et de tout le monde. Il rendait parfois service aux fermiers en guidant les troupeaux. On le voyait se promener dans les prairies. Thémis avait demandé à son père de l'adopter mais ce dernier avait compris que le Patou aimait trop la liberté pour accepter un collier. Le meilleur moyen de le rendre heureux était de ne pas le posséder. Un jour, le Patou était dans la forêt avec Thémis et un lynx passa à proximité. Le chien grogna afin de la protéger. Il coursa ensuite le lynx qui grimpa dans l'arbre comme une fusée. Le beau chien jeta l'avant de son corps contre le tronc. Au moment où Thémis arriva, le chien glissa sur elle et sa grosse patte blessa